

**La Russie dans l'Europe. Textes réunis par François Jacob. *Mémoires et documents sur Voltaire*, N° 1. Institut et Musée Voltaire de Genève, La Ligne d'ombre, 2010, 153 p., illustrations.**

Ce petit ouvrage se propose, à l'occasion d'une exposition qui s'est tenue à Genève du 16 avril au 9 octobre 2010, d'examiner la représentation que les Européens se font des Russes, au XVIII<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui. Le recueil se compose de six articles : l'un consacré à la visite de Pierre le Grand à Paris, les cinq autres à l'époque de Catherine II et à sa correspondance avec Voltaire.

L'essai de François Jacob, « Une visite peu ordinaire : Pierre le Grand à Paris (mai 1717) », est l'une des deux études les plus récentes en français sur le séjour du tsar en France, avec celle de Christophe Henry parue en 2011 dans les *Publications du Groupe Histoire Architecture Mentalités urbaines* (en ligne). On sait que Saint-Simon avait vivement regretté que le voyage de Pierre le Grand ait été selon lui un rendez-vous manqué, car ni le Régent ni surtout l'abbé Dubois n'avaient perçu l'avantage qu'ils auraient pu tirer d'une alliance de la France avec la Russie. Dans une brillante analyse, François Jacob, Directeur de l'Institut et Musée Voltaire de Genève, observe que ce n'est sans doute pas par hasard que Saint-Simon place juste avant sa relation de la visite du tsar un autre récit : celui de l'achat par la France du fameux diamant, nommé ensuite le Régent, que le roi d'Angleterre avait trouvé trop cher. Ce diamant ne serait-il pas une « anticipation symbolique » et comme une métaphore du tsar de Russie, autre diamant, brut celui-ci, mais dont on n'avait pas vu l'importance ? « Pleine réussite d'un côté, échec patent de l'autre ».

Catriona Seth, auteur d'un remarquable ouvrage pionnier (*Les Rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008), en expose ici la méthode à propos de « Voltaire et l'inoculation de Catherine II ». Elle rappelle que Voltaire a été « l'un des premiers défenseurs de la variolisation préventive », et cela dès les *Lettres philosophiques*, qui n'ont pas pu ne pas influencer l'impératrice dans sa décision de s'inoculer. Acte héroïque, car l'opération n'était pas sans risques, on pouvait en mourir, même si le danger était moindre que de laisser faire la maladie. Catherine parie pour la modernité : elle fait de l'inoculation un « symbole de la lutte philosophique contre l'obscurantisme ». En servant de cobaye, en osant une intervention couronnée de succès, elle montre l'exemple. Mieux : elle n'hésite pas à faire inoculer son propre fils, témoignant ainsi d'un amour maternel que d'aucuns contestaient et protégeant la vie de l'héritier du trône : acte politique aussi, tourné vers l'Occident, car si les dynasties britannique et autrichienne se sont soumises à l'inoculation, les maisons royales de France et d'Espagne y étaient réticentes. Enfin, l'impératrice fonde des maisons d'inoculation, récompense les inoculés, diffuse l'inoculation à toutes les couches de la société, créant ainsi « un lien organique entre elle et la nation ».

Costas Kérophilas, dans « Voltaire philhellène », un essai de 1929 reproduit ici, rappelle que Voltaire espérait la libération de la Grèce à l'issue de la guerre russo-turque (1768-1774). L'auteur estime que le rêve de Voltaire – une Grèce indépendante, peut-être sous la protection de la Russie – ne coïncidait pas forcément avec les vues de Catherine II, qui pensait plutôt faire de la Grèce une province russe et établir sa capitale à Constantinople. Le thème grec est l'un des thèmes obsessionnels de la correspondance de Voltaire avec l'impératrice. Mais ni l'Autriche ni la Prusse ne voulaient s'engager dans la croisade antiturque que Voltaire appelait de ses vœux, et que raillait Frédéric II. D'ailleurs, les Russes n'exploitèrent pas leur victoire navale de Tcheshmé et se retirèrent du Péloponnèse. La paix sera conclue sans que les Grecs soient libérés. Voltaire, qui s'est « trompé en tout », ne cachera pas sa déception dans sa correspondance avec Catherine II. [Signalons sur ce thème, avec des conclusions semblables, l'étude plus récente de Roland Virolle, « Voltaire et les “nouveaux Argonautes” (1769-1772) », dans *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, 2000, p. 77-92].

Faire un inventaire exhaustif des visiteurs de Ferney serait sans aucun doute « une entreprise tout à fait utile pour une histoire sociale, culturelle et intellectuelle de ce lieu de pèlerinage ». C'est le vœu exprimé par Flávio Borda d'Água dans son article sur le « Ferney russe ». L'auteur se limite à une étude des visiteurs russes, dont certains furent des correspondants de Voltaire. Il en retient six, sur la quinzaine qui ont rendu visite à Voltaire, la plus illustre d'entre eux étant la princesse Dachkova. Précisons que ce n'est pas Ivan Chouvalov qui s'est rendu à deux reprises à Ferney en 1765 et 1777, mais son petit-cousin André Chouvalov. Flávio Borda d'Água considère à juste titre que Ferney « devient une plate-forme russe entre les années 1765 et 1778 » et que « la relation du philosophe et de l'impératrice met sur pied un véritable réseau d'intellectuels ».

C'est également au « Ferney russe » que s'intéresse Alexandre Stroeuv. Mais il s'agit d'une série de supercheries. Dans « Un pèlerinage imaginaire au Ferney russe », A. Stroeuv rappelle en effet le canular de Robert-Martin Lesuire, l'un de ces « aventuriers des Lumières » auxquels il a consacré un ouvrage (Paris, PUF, 1997). Auteur d'une *Epître à Voltaire*, Lesuire, ne recevant pas de réponse, rédige lui-même une fausse lettre du philosophe, qui sera publiée en 1818 dans la *Correspondance générale de Voltaire*, puis comme apocryphe par Beuchot et Moland. Lesuire fait paraître ensuite en 1789 deux romans épistolaires, *le Crime*, et sa suite, *le Repentir*. Dans ce dernier roman, le narrateur visite le château de Ferney reconstitué à l'identique par Catherine II à Tsarskoe Celò. Or, on sait que ce projet ne fut jamais réalisé. Lesuire décrit le système de chauffage du château, avec des tuyaux à l'intérieur des murs : un système qui n'existait pas en Russie. Quant à la bibliothèque de Voltaire à Saint-Pétersbourg, elle devait devenir « un haut lieu de pèlerinage propre à développer les idées voltairiennes et à vénérer les reliques d'une divinité moderne ». Les lecteurs russes jugèrent sévèrement ce roman.

C'est à la bibliothèque de Voltaire, ou plutôt à ses bibliothèques successives, que Christophe Paillard consacre sa minutieuse enquête : « Voltaire et les bibliothèques : genèse et métamorphoses de la "Bibliothèque de Ferney" ». Ch. Paillard connaît d'autant mieux le destin de ces bibliothèques qu'il est l'auteur de deux ouvrages sur le secrétaire de Voltaire, qui a assuré le transfert des livres du philosophe en Russie : *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire*, Saint-Malo, éditions Cristel, 2005 ; *Jean-Louis Wagnière, secrétaire de Voltaire. Lettres et documents*, Oxford, SVEC 2008 :12. Ch. Paillard estime très justement que la « bibliothèque de Voltaire » est un mythe. Il observe que le catalogue de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg (*Biblioteka Vol'tera*), malgré des affirmations contradictoires, entretient tout de même l'illusion. Il rappelle que la Bibliothèque de Ferney est l'héritière des collections de Cirey, de Paris, de Lausanne et des Délices. La bibliothèque de Ferney elle-même a toujours été évolutive : les ouvrages ont été acquis à des dates différentes, il y avait des livres empruntés, des dons de livres, certains pouvaient être égarés, changeaient de place, et la bibliothèque était souvent en désordre, connaissait de « sempiternels bouleversements ». On sait aussi que la bibliothèque de Saint-Pétersbourg ne coïncide pas avec celle de Ferney, comme l'atteste le « Catalogue des livres de la bibliothèque » reproduit à la fin de la *Biblioteka Vol'tera* : des livres ont été perdus pendant le transport à Saint-Pétersbourg et en Russie même, bien que certains d'entre eux aient été retrouvés au fil des ans.

La Russie « dans l'Europe » ? L'Introduction de l'ouvrage rappelle en fait que les Européens n'ont cessé de s'interroger sur ce pays au destin paradoxal. Malgré ses rapports, relativement tardifs, avec l'Occident, et malgré un « rattrapage » qui passait par l'imitation des Occidentaux, la Russie eurasienne reste-t-elle un pays « à part », demeurera-t-elle le « Sphinx », ou finira-t-elle par rejoindre un jour l'Europe ?